

Anna Halter

## Découverte de l'archipel : prélude d'une « Histoire culturelle » européenne

Le 9 juillet 1931, Élie Faure embarquait au Havre pour un tour du globe de huit mois dans le cadre d'une mission cofinancée par le ministère français de l'Instruction publique et le ministère mexicain de l'Éducation nationale. Ce voyage fut pour lui l'occasion de dispenser des conférences sur l'art, basées sur des travaux présentés auparavant en France, mais également d'entrer au contact des cultures des nombreux pays où l'expédition fit escale : les États-Unis, le Mexique, le Japon, la Corée, la Chine, l'Indochine et les Indes, avant de rejoindre la France en passant par la Palestine et l'Égypte. À l'occasion de cette expédition, Élie Faure fit parvenir chaque semaine au journal *Le Petit Parisien* les comptes rendus de son voyage. Treize comptes rendus firent l'objet d'une publication dans le journal, avant d'être intégralement publiés sous forme d'ouvrage en 1932, sous le titre *Mon Périples*<sup>1</sup>.

Cette même année 1932 paraissait un second ouvrage, *Découverte de l'archipel*<sup>2</sup>, dont Élie Faure acheva la rédaction au retour de la mission franco-mexicaine. Si son projet d'écriture avait été amorcé avant la mission de 1931, on ne saurait exclure le fait que les huit mois d'expédition, à la rencontre des cultures des continents américain, asiatique et africain, furent d'une importance capitale pour la rédaction de cet ouvrage. Cependant, l'intérêt d'Élie Faure pour les civilisations et les arts extra-occidentaux s'était manifesté bien avant l'expédition. Car dès 1906-1907 l'historien de l'art rédigeait une première version des chapitres « Les Indes », « La Chine » et « Le Japon » qui paraissaient dans son *Histoire de l'art médiéval* en 1911, puis dans sa version augmentée de 1921,<sup>3</sup> aux côtés des chapitres « Les Tropiques », « Byzance » et « l'Islam ».

Demeurant relativement ignoré du public, au regard de la postérité que connurent les cinq volumes de son *Histoire de l'art* parus de 1909 à 1927, *Découverte de l'archipel* s'impose comme un ouvrage clef dans l'œuvre d'Élie Faure, prolongeant et conciliant les fondements de sa conception de l'histoire de l'art avec la perspective d'une réflexion ethnologique et socio-culturelle.

### HISTOIRE DE L'ART ET HISTOIRE DES SOCIÉTÉS

Sans dresser ici l'analyse des thématiques fondatrices qui jalonnent l'œuvre d'Élie Faure et établissent les liens entre les différents ouvrages de l'auteur, soulignons tout d'abord que *Découverte de l'archipel* s'inscrit dans la continuité des idées qu'il formule dans le dernier volume de son *Histoire de l'art* paru en 1927, *L'Esprit des formes*.

L'histoire de l'art, telle que Faure la conçoit, est intimement liée à celle de l'homme et des sociétés et repose en définitive sur l'étude et l'analyse des analogies entre les formes de production artistique :

« En apparence, un abîme sépare de l'idole nègre ou polynésienne, par exemple, la sculpture grecque à son apogée ou la grande peinture européenne dont l'école de Venise nous a révélé les moyens et les possibilités. Cependant, l'un des miracles de ce temps est qu'un nombre croissant d'esprits soient devenus capables non seulement de goûter, avec une égale ivresse, la délicate ou violente saveur de ces œuvres réputées antinomiques, mais même de saisir dans les caractères opposés qu'elles paraissent offrir, des accords antérieurs qui nous conduisent à l'homme et nous le montrent partout animé de passions dont toutes les idoles, en accusant l'accent, révèlent les analogies<sup>4</sup>. »

Selon Faure, toute société, quelle que soit la structure de son organisation politique, spirituelle ou morale, quel que soit le degré de son perfectionnement technique, quelle que soit l'ère géographique ou temporelle dans laquelle elle s'inscrit, connaît au cours de son histoire des alternances de « rythmes » individuels et collectifs qui conditionnent les formes de production artistique. Ce phénomène cyclique d'alternance de rythmes constitue ainsi le caractère commun entre toutes les sociétés.

Plusieurs facteurs déterminent cependant l'expression et l'alternance de ces rythmes : le contexte social et politique, les exigences du milieu géographique, les « empreintes » introduites par les métissages. Admettant que toutes les civilisations ne connaissent pas une évolution analogue, Élie Faure affirme qu'il demeure une donnée constante, en tout lieu et toute époque, marquant en définitive le caractère commun de tous les groupes humains : « la recherche de l'absolu »<sup>5</sup>. Pour Faure, toutes les grandes réalisations sociétales seraient ainsi insufflées par un rythme issu d'une organisation collective qui, surpassant l'expression des entités individuelles, tendrait à la réalisation et l'expression de valeurs universelles.

Si *Découverte de l'archipel* s'inscrit dans la continuité du raisonnement théorique développé dans *l'Esprit des formes*, cet essai comporte une dimension plus politique centrée sur les enjeux relatifs à la construction et au développement des sociétés modernes européennes. Observant que l'Europe des années 1930 se dessine à l'image d'un « archipel » de nations, Élie Faure présente dans cet essai ce qu'il considère comme les éléments constitutifs de chacune des « âmes » nationales et interroge ces entités singulières dans le cadre de l'organisation collective d'une Europe confrontée au phénomène d'internationalisation des échanges culturels et économiques.

### **LES « ÂMES » NATIONALES D'EUROPE OCCIDENTALE : DÉTERMINISME DU MILIEU, DÉTERMINISME DE LA RACE**

« Il est bien évident que, devant les événements, tous les êtres humains, qu'ils soient blancs ou jaunes, noirs ou olivâtres, qu'ils aient le crâne long ou court, qu'ils soient nés mâle ou femelle et devenus bouddhistes ou chrétiens ou musulmans, éprouvent des réactions sensiblement identiques [...]. L'homme est partout pareil en son tréfonds et ce qui fait qu'il nous paraît divers ici ou là et changé de telle à telle époque, c'est sans doute que nous le découvrons peu à peu. Mais nous sommes bien obligés de constater

que les expressions qu'il nous donne de sa structure fondamentale diffèrent essentiellement, et qu'entre un masque nègre et une statue de l'époque classique grecque s'ouvre un abîme difficile à niveler<sup>6</sup>.»

Face à la diversité des cultures et des mœurs qui constituent cet « archipel » européen, Élie Faure s'attache en premier lieu à présenter les caractéristiques et la singularité de ce qu'il nomme les « âmes » nationales. Le propos central de *Découverte de l'archipel* repose ainsi sur sept chapitres primordiaux intitulés comme suit : « L'âme juive ou la fureur d'être » ; « L'âme française ou la mesure de l'espace » ; « L'âme anglaise ou le meuble Dieu » ; « L'âme allemande ou l'annexion du temps » ; « L'âme italienne ou l'affût de l'objet » ; « L'âme espagnole ou le goût de la mort » ; « L'âme russe ou l'agonie de Jésus ». Bien que le terme d'« âme » ne fasse pas l'objet d'une définition précise dans cet ouvrage, Élie Faure l'emploie ici pour désigner l'ensemble des qualités morales et psychologiques qui caractérisent un peuple ou une nation. Rappelons que dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le terme d'« âme », mais également celui d'« esprit », fut largement usité dans les débats et les études portant sur la construction des nations et la formation des identités nationales<sup>7</sup>. Des intellectuels tels que Charles Péguy<sup>8</sup>, Rudolf Steiner<sup>9</sup>, Maurice Barrès<sup>10</sup> ou Ernest Renan<sup>11</sup> avaient ainsi fait usage du terme d'« âme » ou d'« esprit », et ce bien avant Élie Faure, pour définir ce qui constitue la structure fondamentale et la substance même d'une nation.

Le travail mené par Élie Faure dans cet essai donne à voir un cadre de réflexion qui, bien que paraissant aujourd'hui fort désuet, témoigne de l'influence des théories déterministes développées dès le XIX<sup>e</sup> siècle par des auteurs tels qu'Hippolyte Taine et Arthur de Gobineau<sup>12</sup>. Observant l'influence du déterminisme des milieux géographiques et des races, la démarche d'Élie Faure dans *Découverte de l'archipel* s'apparente en effet en de nombreux points aux travaux de l'historien et philosophe Hippolyte Taine, qui développa au XIX<sup>e</sup> siècle une nouvelle approche scientifique des phénomènes et des événements historiques, étudiés à partir de trois forces primordiales les déterminant : « le milieu » (climatique, géographique), « la race », et « le moment » (état social, religieux, intellectuel de l'homme)<sup>13</sup>. La réflexion que propose Élie Faure sur le déterminisme du milieu, dans le cas du peuple juif ou de l'Espagne, et sur le déterminisme de la race, dans le cas notamment de la France, s'inscrit pleinement dans la continuité de la pensée de Taine.

Faure identifie ainsi les traits caractéristiques de « l'âme juive » en plaçant au cœur de son analyse la question du « nomadisme », inhérent à la quête historique de la Terre Promise :

« Une éternelle angoisse les habite, qui fait d'eux des étrangers chez tous les peuples de la terre dont ils bousculent les routines, dévastent les sentiers battus, disloquent les édifices moraux séculaires. [...] Mais je crois qu'après des centaines de siècles d'errance à travers les déserts, la fixation d'un peuple sur un territoire déterminé qu'il convient de cultiver et de mettre en valeur [...], a pu faire éclore en lui une puissance intellectuelle extraordinaire, et substituer soudain les voyages intérieurs aux courses extérieures interdites ou inutiles désormais<sup>14</sup>. »

Parce qu'il est issu d'une patrie spirituelle et non pas physique, le « peuple juif » aurait ainsi acquis une « prodigieuse souplesse d'intelligence », un « besoin de convaincre qui les ronge comme un prurit », et développé « une inquiétude intellectuelle les portant à tout critiquer, à tout juger, à médire de tout, à dresser automatiquement contre eux la double tyrannie de la persécution et de l'exil »<sup>15</sup>. Si la démonstration d'Élie Faure porte l'empreinte des stéréotypes racialistes communément admis et partagés à cette époque par une grande partie de la sphère intellectuelle française vis-à-vis du « peuple juif », son propos ne partage aucunement les finalités antisémites telles qu'elles furent proclamées par certains de ses contemporains tels que Camille Mauclair<sup>16</sup>. Les conclusions d'Élie Faure sont en effet tout autres et tendent à mettre en évidence que « le plus libre de tous les peuples » sut tirer, en contrepartie des exils et de l'esclavage, « une conscience supérieure à celle d'autrui »<sup>17</sup>.

« Il a pu d'autant mieux étudier la civilisation européenne qu'on l'obligeait à la regarder du dehors. En lui permettant, de la sorte, de nourrir et d'aiguiser son formidable sens critique, on a multiplié aussi sa puissance d'introspection. Son analyse impitoyable, son irrépressible sarcasme ont agi comme un vitriol<sup>18</sup>. »

Aussi Élie Faure désigne-t-il à titre d'exemple Sigmund Freud, Albert Einstein, Marcel Proust ou Charlie Chaplin comme les figures représentantes d'une classe intellectuelle juive ayant ouvert « de prodigieuses avenues, qui renversent les cloisons de l'édifice classique, gréco-latin et catholique au sein duquel le doute ardent de l'âme juive guettait, depuis cinq ou six siècles, les occasions de l'ébranler »<sup>19</sup>. Par son formidable sens critique, le « peuple juif » apparaît à Élie Faure comme le peuple « créateur », exerçant depuis des siècles une influence décisive dans l'histoire européenne. Pour l'auteur, les qualités psychologiques, intellectuelles ou artistiques de « l'âme juive » seraient donc essentiellement façonnées par les mouvements migratoires de son peuple.

Mais l'influence déterminante du milieu sur la formation des caractères nationaux est plus prégnante encore dans le chapitre dédié à l'Espagne : « L'âme espagnole ou le goût de la mort ».

« Je ne vois pas un autre peuple dont le milieu géographique puisse, à l'égal du peuple d'Espagne, suffire presque uniquement à expliquer l'histoire. L'Espagne est une forteresse naturelle, carrée, massive, haute et nue, protégée d'un côté par une puissante courtine de montagnes et de ravins, des trois autres par la mer [...]. Défendue par l'été torride qui sèche les torrents, calcine la végétation d'autre part misérable, chauffe à blanc les déserts de pierre, soulève une lourde poussière qui brûle les yeux et les poumons. [...] Il n'est pas surprenant que l'homme aussi y soit extrême, dur, tanné dehors et dedans, tout de glace et de flamme, insensible à la souffrance d'autrui, à la sienne, indifférent à la maladie, la mort<sup>20</sup>. »

La rudesse d'un tel climat, plus hostile encore que celui décrit quelques chapitres plus loin à propos de la Russie, expliquerait donc à lui seule l'âme « énergique » et « décadente » du peuple espagnol. Si le milieu influe sur le caractère psychologique d'un peuple, sur ses constructions idéologiques, matérielles et techniques, il influencerait également sur ses traditions artistiques. Pour Faure, « qui n'a pas vu l'Espagne à

l'aube ou au crépuscule [...] les jeux subtils de l'atmosphère, ne comprendra jamais ses peintres, Coello, Greco, surtout Velazquez et Goya, parfois Zurbaran [...] »<sup>21</sup>. Pétrie par la rudesse des terres et de son climat, l'âme espagnole se serait également dotée d'un rapport particulièrement extrême au catholicisme, aspirant au religieux comme elle aspire à vivre. Selon Élie Faure, l'Espagne demeure un modèle de spiritualité sans égal en Europe, « le seul qui soit allé vraiment jusqu'à l'extrémité du catholicisme, la mort ». L'esthétique espagnole, issue des contradictions de cette âme puissante tendant sans cesse vers la mort, serait une « esthétique transcendante », sans analogie possible avec celles des peuples français, italien, anglais ou russe :

« Comme de tous les peintres, Morales, Coello, Pantoja, Herrera, Ribera, Greco, Tristan, Zurbaran, Velazquez, Goya, qui non seulement dédaignent de dissimuler l'horreur espagnole, mais la soulignent, étalant avec cruauté leur paysage décharné où l'eau et l'arbre manquent autour quelque monstre humain. Ils ne cessent, aussi haut qu'ils soient parvenus dans l'ascension de leur feu intérieur vers le feu spirituel qu'ils situent dans la "nuit de l'âme", de se prendre au poignet brutalement, pour se ramener sur la terre<sup>22</sup>. »

L'Espagne renferme ainsi « l'étincelle mystique la plus ardente de l'Histoire », née du choc implacable asséné par les guerres contre les Arabes, « contre une race, et une religion ». Se refusant à l'assimilation « des éléments étrangers » au cours de son histoire, l'Espagne se serait établie dans une solitude farouche tout en imprégnant son industrie, son commerce et sa culture des contacts prolongés avec l'Islam. Si de son point de vue l'Espagne lui apparaît comme « le moins européen de tous les pays d'Europe », Élie Faure partage ici une vision assez communément fantasmée de l'Espagne à cette époque, teintée de mysticisme et d'orientalisme.

Suivant le modèle de Taine, lorsque le milieu géographique ne semble pas avoir été le premier facteur déterminant dans la formation de l'âme d'un peuple, Élie Faure se réfère à celui de la « race ». C'est ainsi que l'auteur explique que la « vanité », trait spécifique du caractère français, fut déterminée par des facteurs raciaux hérités des ancêtres celtes :

« Il ne semble point douteux que le vieux fonds celtique de la France ne constitue la source intérieure profonde, et paraissant inépuisable, de la mobilité de sentiments, de la légèreté d'esprit, de la vanité de conduite, qu'on reproche depuis tant de siècles – depuis le premier qui parla d'eux, Jules César – aux Français<sup>23</sup>. »

Dans le cas du « peuple juif », les mouvements migratoires successifs et inhérents à la Diaspora seraient à l'origine de métissages ayant déterminé la formation de « l'âme juive », tout autant que l'environnement géographique. Pour Faure, « la fièvre du sang noir », les « mélanges partiels » et les « ruisselets de feu » venus d'Afrique ou d'Asie l'auraient ainsi imprégné jusque dans ses formes d'expression artistiques<sup>24</sup> :

« C'est sans doute ce qui, sur le tard, a fait si fortement dévier vers l'expression musicale ou plastique – Mendelssohn, Offenbach, Richard Strauss, Picasso<sup>25</sup>, Soutine, Chagall, Honegger – le génie juif que le verbe avait, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, presque exclusivement exprimé<sup>26</sup>. »

Le milieu, la race, l'histoire et l'héritage des ancêtres détermineraient donc la formation des âmes nationales et le caractère singulier d'un peuple. Comme bon

nombre de ses contemporains, Élie Faure demeure attaché à l'idée que chaque nation disposerait ainsi d'un caractère propre qui la différencierait de ses voisins. Issus d'horizons idéologiques divers, de nombreux intellectuels, critiques, historiens de l'art et artistes s'imprégnèrent de cette conception de l'identité nationale française dont l'historien de l'art Meyer Schapiro stipulait quelques années plus tard les dérives nationalistes dans « Race, nation et art » :

« Nombre d'artistes admettent comme allant de soi que l'art d'un Allemand doit avoir un caractère allemand, l'art d'un Français un caractère français, l'art d'un juif un caractère juif. Ils croient que les groupes nationaux, comme les individus, ont des qualités psychologiques relativement stables, et que leur art, par conséquent, présentera des traits distinctifs, qui sont les ingrédients clairement reconnaissables d'un style national ou racial [...]. Mais nombre d'artistes de gauche, ou même d'extrême gauche, qui rejettent le nationalisme sans ambiguïté, partagent la croyance que l'art est soumis à des caractères immuables de race ou de nation<sup>27</sup>. »

## DE L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF, L'IMPORTANCE DES INTERPÉNÉTRATIONS ETHNIQUES

Si les travaux d'Hippolyte Taine trouvent une résonnance certaine dans les observations d'Élie Faure, la théorie de l'existence de races primitives développée par Arthur de Gobineau au XIX<sup>e</sup> siècle n'est également pas étrangère à l'élaboration du propos de l'historien de l'art. On retrouve en effet dans *Découverte de l'archipel*, mais également dans d'autres ouvrages tels que *L'Esprit des formes* (1927) et *Les Trois gouttes de sang noir* (1929)<sup>28</sup>, plusieurs références à la théorie de Gobineau<sup>29</sup>, selon laquelle l'humanité reposerait sur l'existence de trois races primitives : noire, jaune, blanche. Si la pensée d'Élie Faure s'appuie en partie sur l'acceptation de cette thèse raciale, l'auteur se désolidarise néanmoins de l'analyse Gobinienne interprétant les phénomènes de métissage et d'interpénétration ethnique comme une finalité désastreuse et préjudiciable dans la distinction des trois races primitives. Comme le souligne Dominique Jarassé, Élie Faure « renouvelle l'usage du gobinisme pour le concilier avec le modernisme », soutenant ainsi « le primat de la sensualité noire sur l'intellectualité blanche »<sup>30</sup>. Dès 1927, dans *L'Esprit des formes*, Élie Faure avait en effet souligné que la confrontation des systèmes de Taine et de Gobineau attestait d'un réel manque de perspective dans leurs analyses respectives :

« Gobineau a certes entrevu que le milieu primitif avait pu modeler ses races [...]. Mais comment n'a-t-il pas compris que le mélange ethnique, dont il dénonce les méfaits, imprime le départ à des formes libérées des disciplines morales jugées par lui nécessaires au développement de l'homme abstrait qu'il imagine, grâce à un échange constant entre les variations de l'homme et les variations du milieu<sup>31</sup> ? »

*Découverte de l'archipel* affirme ainsi que le métissage est une donnée essentielle au développement des entités individuelles et démontre de ce fait les lacunes des systèmes de pensée racialisés préalablement établis au XIX<sup>e</sup> siècle par des auteurs tel que Gobineau. Pour Faure, des échanges inter-ethniques et raciaux naissent non pas *la* civilisation mais *les* civilisations. Ainsi les nations les plus à même de contribuer

à l'effort collectif permettant à l'Europe occidentale de parvenir à la « symphonie collective » à laquelle elle aspire, seraient celles ayant su assimiler au cours de leur histoire des apports ethniques complémentaires à leur individualité originelle.

Le Portugal, considéré ici comme le seul peuple « de couleur » d'Europe du fait de l'importation au XVI<sup>e</sup> siècle de « quelque dix mille Nègres par an », aurait subi selon Faure les conséquences d'un métissage contraint et défavorable. Ce « désastre immense » aurait brisé l'énergie lusitanienne, l'« équilibre intérieur »<sup>32</sup> qui, selon Faure, dominait historiquement au Portugal. Le renversement de cet équilibre racial, par le métissage noir, n'apparaît pourtant pas à l'auteur comme la véritable cause de l'affaiblissement du Portugal :

« Cette soudaine introduction dans les veines du Portugal d'un fleuve de sang noir qui renversait son orientation originelle, s'aggrava du détournement volontaire d'une autre source de métissage bien plus favorable, parce que bien plus proche des populations celtibères fortement sémitisées dès avant l'Histoire, comme tous les habitants de la péninsule<sup>33</sup>. »

« Le juif », qu'Élie Faure considère comme le peuple le plus assimilable grâce à son climat d'origine, voisin de celui du Portugal, et aux mélanges antérieurs avec son frère Arabe, aurait pu contribuer plus que tout autre peuple au développement de sa prospérité, en introduisant au Portugal ses savoir-faire, relatifs à son exercice spécialisé dans les métiers intellectuels, les sciences, la médecine, l'enseignement, les affaires et la banque.

« Expulsé de la péninsule, il alla porter ses trésors dans le sud-ouest de la France, à Bordeaux en particulier, à qui il donna la mère de Montaigne, et en Hollande, qu'il dota de Spinoza<sup>34</sup>. »

Pour Faure, les interpénétrations ethniques et raciales s'avèrent donc particulièrement fondamentales dans la constitution d'une nation, celles-ci exerçant une influence certaine sur le développement d'une société et de fait, influant sur sa capacité à s'intégrer dans un dessein collectif.

Bien qu'exposant au cas par cas les traits caractéristiques des « âmes » nationales, le déroulement des chapitres de l'ouvrage démontre que l'argumentaire d'Élie Faure ne vise pas simplement à souligner les oppositions qui séparent ces entités nationales, ni même à promouvoir leur distinction. En définitive, Élie Faure tenterait plutôt de repenser l'individualité de ces entités nationales à une échelle européenne et de discerner la faculté des nations à s'intégrer au « vaste effort collectif » qu'incarne l'Europe contemporaine des années 1930, régie par l'internationalisation des échanges politiques, économiques et culturels. Une problématique se dessine alors dans les derniers chapitres de *Découverte de l'archipel* : n'ayant pas connu des apports et des influences ethniques analogues au cours de leur histoire, les nations européennes ne se trouveraient pas en mesure de pouvoir prétendre, de manière égale, à s'assimiler au sein du vaste effort collectif européen.

## **GRANDES NATIONS ET PETITS PEUPLES D'EUROPE À L'ÈRE DU MACHINISME**

Aux sept chapitres principaux, dédiés à la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne,

l'Angleterre, la Russie et au peuple juif, succède le chapitre « Sporades ». Ce chapitre, s'établissant dans la continuité des précédents, présente en premier lieu les traits caractéristiques d'autres pays européens : la Grèce, le Portugal, la Hollande, la Belgique, la Suisse, la Scandinavie (Danemark, Suède), la Pologne, la Yougoslavie, la Hongrie, la Finlande, la Roumanie et la Tchécoslovaquie.

L'intitulé du chapitre, « Sporades », n'a pas été choisi au hasard ; Sporades, nom d'un chapelet d'îles de la mer Égée, signifie au sens étymologique grec (*sporas, sporados*) « épars » ou « dispersé ». Regroupant symboliquement ces entités dispersées au sein d'un même chapitre, Élie Faure semble ainsi marquer une différenciation entre les petits peuples et les grandes nations de l'archipel européen.

« Si l'Histoire doit se poursuivre suivant des cadences analogues à celles qui marquent son passé, on ne peut guère attendre des petits peuples européens qu'ils modèlent d'eux-mêmes une effigie très accusée<sup>35</sup>. »

Ces « petits peuples européens » sont ainsi présentés par Élie Faure comme les entités les plus difficilement assimilables au rythme collectif européen. Les causes de cette assimilation que Faure pressent comme complexe et précaire, s'expliquent par les faibles « empreintes » apposées par ces entités nationales dans la construction d'une histoire européenne commune.

« Si la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre ou la Russie disparaissent en tant que nations, ce qui est possible, du moins auront-elles imprimé sur l'Histoire une empreinte par endroits définitive, et destinée à faire partie d'amalgames spirituels dont l'avenir nous révélera la composition et la forme<sup>36</sup>. »

Dans le cas de la Grèce, « incapable d'observer dans ses desseins une continuité d'action », celle-ci ne serait plus de taille « à jouer le rôle glorieux qui fut le sien »<sup>37</sup> du fait qu'elle ne soit apparue que très récemment en tant que nation pleinement constituée. Seule la possibilité de voir se conjuguer ses forces individuelles et intellectuelles pour se construire un équilibre plus rationnel pourrait corriger, selon Élie Faure, la trajectoire de la Grèce et orienterait alors son individualité nationale vers le rythme collectif européen.

Il en va de même pour la Belgique qui, malgré la puissance internationale exercée par son empire colonial, pâtirait depuis trop longtemps de sa « soudure politique » demeurant artificielle, empêchant l'édification de « sa soudure morale » et retardant de fait « l'élan spirituel » nécessaire à l'inclusion de la Belgique dans le dessein historique et collectif européen. Si Faure reconnaît à la Belgique un passé prospère, constituant notamment « au Moyen Âge le centre de l'Europe industrielle », la Belgique aurait « vu sa chance s'effondrer grâce à une série de circonstances et de dispositions singulières »<sup>38</sup>. « Un esprit casanier qui faisait de ses riches ports des lieux d'accueil et de négoce, mais non points d'embarquement pour les aventures lointaines », « des guerres continuelles » causées par des rivalités locales et les « asservissements successifs à la Bourgogne, l'Espagne, la France et l'Autriche »<sup>39</sup> témoignent d'une accablante fatalité qui aurait eu raison de son rayonnement européen, désormais révolu.

« Sporades » et le dernier chapitre qui lui succède, « Vertu de l'Occident », révèlent



la véritable finalité de *Découverte de l'archipel* qui tend à mettre en perspective ces études de cas nationaux particuliers face aux enjeux géopolitiques et idéologiques de l'Europe des années 1930.

La problématique centrale qui se dessine à la fin de cet essai est en définitive celle du « machinisme », cette nouvelle « force unique » qui submerge selon Faure les nations européennes. Si elle s'insère dans cet ouvrage avec une finalité bien spécifique, précisons que la thématique du « machinisme » est récurrente dans les écrits de Faure et notamment dans des écrits antérieurs à *Découverte de l'archipel* comme l'article « Esthétique du machinisme », paru dans la revue belge *La Cité* en 1922<sup>40</sup>. Le machinisme, cette nouvelle « force unique » qui s'impose à l'Europe en submergeant les nations, incarnerait un nouveau moment de l'histoire de l'humanité, un nouveau rythme collectif irrépessible qu'Élie Faure compare à « la marée spirituelle » qui engendra, deux mille ans auparavant, le christianisme, le bouddhisme et l'islamisme :

« Le machinisme ouvre déjà les avenues d'une mystique dont on trouverait aisément la correspondance dans l'universalité dogmatique qui, au Moyen Âge de l'Europe et de l'Asie, planait au dessus des violences féodales, du choc des races et des peuples, des idiomes qui accentuaient les différences entre tel et tel groupement<sup>41</sup>. »

Pour Faure, « inutile de s'étendre sur les dangers et les tares du machinisme » car l'histoire a mainte fois démontré qu'il était inutile d'aller à l'encontre de telles forces s'imposant par leur universalité dogmatique ; c'est ainsi que « les premiers contempteurs du christianisme » eurent tort de tenter de « réfréner la substitution de l'esclave en homme libre ». Le machinisme serait donc devenu la nouvelle doctrine de l'Europe moderne et, puisqu'il ne peut en être autrement, ses préceptes doivent être suivis par tous. Si Élie Faure conçoit que le machinisme puisse engendrer des préoccupations telles que la peur de voir l'individu être un jour supplanté par l'anonymat, le bien-être par le travail servile, l'« esprit » par la « matière », cette ère nouvelle ne saurait substituer l'essentiel aux profits inutiles car, au-dessus de toute entreprise humaine, se situe l'Esprit qui dote les hommes d'une capacité à retourner les risques en situation profitable :

« C'est que l'esprit – le fameux « esprit » – soit l'énergie humaine devenant, crée ses propres buts comme ses propres ressources et que le *progrès moral* [...] est en dernière analyse une harmonie collective – jadis appelée religion – entre les différents organes matériels, techniques, politiques, sociaux dont la solidarité se confond à l'instant le plus élevé de telle période historique, avec la notion mystique de *spiritualité*<sup>42</sup>. »

La machine, ce nouveau dogme, ne doit pas être maudite mais sanctifiée. À l'heure d'une « économie mondiale naissante, qui domine de toute part et déborde les patries »<sup>43</sup>, alors qu'émergent de « grandes collectivités de productions internationales », Faure rappelle que l'avènement d'un machinisme favorable et constructif pour les nations européennes, ne pourra advenir que s'il est guidé par une « intuition nouvelle des réalités » qui accordera une place égale au développement matériel et spirituel, au « quantitatif » et au « qualitatif ». Mais Élie Faure n'était pas sans savoir que ce nouveau chapitre collectif de l'histoire des sociétés européennes, tendant vers le « progrès moral », laissait pourtant planer l'ombre de stratégies géopolitiques

encore ignorées et l'apparition de conflits à une échelle extra-européenne. Faure, bien avisé, affirme dans les dernières pages de cet essai que « le problème essentiel » pourrait se poser à l'avenir « entre Russie et Amérique », l'une « représentant l'esprit occidental poussé jusqu'à ses plus extrêmes conséquences », l'autre « le fond mystique de l'Asie ». En conséquence, l'opposition de telles forces conduirait soit à « une entente future » soit, le cas contraire, à « une lutte sans merci sur tous les terrains »<sup>44</sup>.

L'avenir des nations européennes autour d'une entente commune, privilégiant l'intérêt collectif aux intérêts individuels, demeurerait donc incertain. Emporté par la maladie en 1937, Élie Faure n'eut pas le temps d'assister au funeste destin politique et idéologique dans lequel s'engouffrait l'Europe quelques années plus tard.

<sup>1</sup> Élie Faure, *Mon périple : tour du monde 1931-1932*, Paris : Société française d'éditions, 1932.

<sup>2</sup> Élie Faure, *Découverte de l'archipel*, Paris : Éditions du Seuil, 1995.

<sup>3</sup> Voir Élie Faure, *Histoire de l'art médiéval*, Paris : Crès et Cie, 1921.

<sup>4</sup> Élie Faure, *Histoire de l'art. L'Esprit des formes*, Paris : Crès, 1927, p. 1-2.

<sup>5</sup> Élie Faure, *Histoire de l'art. L'Esprit des formes*, 16e éditions, Paris : Crès, 1933, p. 193.

<sup>6</sup> Faure, *Découverte de l'archipel*, op. cit., p. 12.

<sup>7</sup> Voir Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales en Europe, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Seuil, 2000.

<sup>8</sup> « Les âmes nationales sont des âmes collectives et volontaires. » Charles Péguy, *Marcel : premier dialogue de la cité harmonieuse*, Paris : Bellais, 1896 (cf : réédition Gallimard de 1973, p. 60).

<sup>9</sup> Voir Rudolf Steiner, *Esprit des peuples et âmes des peuples. Aspects d'une science des peuples spirituelle* (Quatre conférences faites à Berlin entre 1914 et 1918), Montesson : éd. Novalis, 1999.

<sup>10</sup> « Quand nous serions privés du titre social de "Patrie Française", un esprit commun nous animerait encore. » Maurice Barrès, *La terre et les morts : sur quelles réalités fonder la conscience française* (troisième conférence), Paris : La Ligue de la Patrie française, 1899, p. 30.

<sup>11</sup> « Une nation est une âme, un principe spirituel. » Ernest Renan, *Qu'est qu'une Nation ?* (conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882), 2e éd. Paris : C. Lévy, 1882.

<sup>12</sup> Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races*, tomes 1 et 2 (1853) et tomes 3 et 4 (1855), Paris : Éditions Didot, 1853 et 1855.

<sup>13</sup> « Il y a donc un système dans les sentiments et dans les idées humaines, et ce système a pour moteur premier certains traits généraux, certains caractères d'esprit et de cœur communs aux hommes d'une race, d'un siècle ou d'un pays. » Extrait de Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, 2<sup>e</sup> édition, Paris : Hachette, 1866, p. 18.

<sup>14</sup> Faure, *Découverte de l'archipel*, op. cit., p. 52-53.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>16</sup> Voir Camille Mauclair, *La Farce de l'art vivant, II. Les Métèques contre l'art français*, Paris : Éditions La Nouvelle Revue Critique, 1930.

<sup>17</sup> Faure, *Découverte de l'archipel*, op. cit., p. 69.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 243-244.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>24</sup> Sur la question de l'art juif, voir Dominique Jarrassé, *Existe-t-il un art juif ?* Paris : Éditions Biro, 2006.

<sup>25</sup> À propos de Pablo Picasso, Élie Faure précise en note de bas de page : « Picasso, Sémite au moins partiellement de par son origine sicilienne et andalouse, se défend d'être juif ». À cette époque, un certain nombre de critiques d'art s'attachèrent à répandre l'idée que, compte tenu de ses origines, Pablo Picasso était un peintre juif. Certains, comme Camille Mauclair, s'y appliquèrent avec une véritable obstination.

<sup>26</sup> Faure, *Découverte de l'archipel*, op.cit., p. 67

- <sup>27</sup> Meyer Schapiro, « Race, nation et art » [1936], trad. française de l'anglais par Jean-Claude Lebensztejn, *Les Cahiers du Mnam*, n° 93, Paris, automne 2005, p. 105-109.
- <sup>28</sup> Élie Faure, *Les trois gouttes de sang*, Paris : Éd. Edgar Malfère, 1929.
- <sup>29</sup> Voir Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races*, op. cit.
- <sup>30</sup> Dominique Jarassé « Trois gouttes d'art nègre. Gobinisme et métissage en histoire de l'art », *Histoire de l'art et anthropologie*, Paris : Coédition INHA-Musée du quai Branly, 2009. À lire en ligne sur <http://actesbranly.revues.org/96> (consulté le 21.10.2015).
- <sup>31</sup> Faure, *L'Esprit des formes*, op. cit., 1933, p. 143-144.
- <sup>32</sup> Faure, *Découverte de l'archipel*, op. cit., p. 335.
- <sup>33</sup> *Ibid.*, p. 336.
- <sup>34</sup> *Ibid.*.
- <sup>35</sup> *Ibid.*, p. 321.
- <sup>36</sup> *Ibid.*, p. 322.
- <sup>37</sup> *Ibid.*, p. 333.
- <sup>38</sup> *Ibid.*, p. 345.
- <sup>39</sup> *Ibid.*, p. 345.
- <sup>40</sup> Faure, « Esthétique du machinisme », revue *La Cité, architecture, urbanisme, art public*, vol. 3, n° 2, février 1922, p. 25-38.
- <sup>41</sup> Faure, *Découverte de l'archipel*, op. cit., p. 370.
- <sup>42</sup> *Ibid.*, p. 377.
- <sup>43</sup> *Ibid.*, p. 322.
- <sup>44</sup> *Ibid.*, p. 378.